

Dire le sens de nos vies est moins facile que d'exalter leur complexité. Notre mémoire, tel un journal de bord, consigne mille liens qui nous unissent aux autres, remous de passions, labyrinthes de pensées. Ce qui nous fait oublier le but du voyage.

Dans les allées de ce cimetière, en surplomb de la mer, le voyage de la vie se réduit aux dates de naissance et de mort. Parfois, un mot d'adieu laissé par les proches, une inscription sur une plaque de marbre :

*De ses mains s'envola une page où rien n'était écrit...*

Je regarde l'âge de la défunte : neuf ans. Peu de faits marquants donc dans son « journal de bord ».

Près d'un muret, une dalle plus petite que les autres : « Mladenets Schultz. Mai 1901 – Août 1901 ». Rédigé en russe – *mladenets*,

enfant en bas âge. La précision, superflue, laisse deviner le désarroi des parents et leur désir d'expliquer qu'il ne s'agissait pas d'un mort banal – mais de leur fils si cruellement enlevé.

Je m'accroupis, débarrasse la tombe de feuilles sèches. Personne n'est « banal » dans ce lieu. Il y a des vieillards qui ont voulu finir leur vie dans la douceur méditerranéenne. Beaucoup de « phtisiques » qui, venant à la mer, espéraient la guérison. Et aussi ces bébés – témoins d'une grande mortalité infantile. Leurs proches s'étonnaient : à quoi bon tuer ce petit être innocent ?

Sur une stèle, les paroles vaguement versifiées ont bien résisté au souffle abrasif du vent marin :

*Ne dites jamais, avec reproche : ce n'est plus !*

*Mais dites toujours, avec gratitude : ce fut.*

Une sagesse qui console mais ne révèle pas le sens du mystérieux « ce fut » de nos parcours terrestres.

... À l'automne 1991, je cherchais les traces d'un poète qui avait fui la révolution russe, s'était réfugié à Nice et n'avait plus donné signe de vie. Je voulais savoir si, en exil, il avait su réécrire son « journal de bord ».

Ma quête a tourné court, butant sur sa tombe : il était mort en 1919, victime de la grippe espagnole...

En contrebas, on voit la mer et la mosaïque claire de la ville d'où montent les klaxons, la musique et, parfois, les sifflets des trains. On imagine l'agitation méridionale, les terrasses, les corps bronzés... Il suffit de reculer vers le poète tué par l'influenza et l'on n'entend plus que le souffle du mistral dans les cimes des cyprès.

Ignorant le secret de ces vies muettes, je suis intrigué par une curiosité « grammaticale » : la particule « de » ajoutée à certains noms russes. Un « Ivan de Barténeff », une « Maïa de Kirsanoff »... Serait-ce une volonté dérisoire de s'anoblir ? Ou bien le désir, tout aussi inconsistant, de se montrer davantage « francisé » ?

C'est par un jour lumineux, à la fin d'octobre, que je reviens ici. Le vent est soutenu, l'éblouissement solaire égalise toutes les couleurs, ne laissant que le noir et l'or. Le cimetière, perché au-dessus de la mer, donne l'illusion de basculer dans un ailleurs autrefois entrevu, bien loin de ce qui se passe en bas, dans la ville.

Une rafale apporte un effluve de cigare. Sur un banc, près du portail de l'entrée, il m'est déjà arrivé de croiser un vieil homme qui paraissait grisé par l'éclat du soleil.

Je le vois maintenant se soulever avec effort, s'appuyant sur sa canne. Soudain, son bras faiblit,

le bâton lui échappe et il se laisse retomber, l'air d'avoir changé d'avis... Discrètement, je ramasse la canne qui a glissé à ses pieds, m'assieds moi aussi, cherchant à rendre moins gênante sa tentative de se redresser.

Il murmure avec un sourire : « Ouf, ce mistral ! Un jour, il me jettera à la mer. Pas besoin d'une tombe... »

Nous évoquons les personnages, plus ou moins connus, que ce cimetière héberge : un décorateur ayant travaillé pour les ballets de Diaghilev, un général qui a failli reprendre la Crimée aux bolcheviques... Il cite des lieux que seul un familier de la Russie pourrait connaître.

Je lui confie ma perplexité : certains patronymes russes exhibent la particule française qui leur donne un aspect farfelu. Tous ces « *de Volnoff* » ou « *de Gorine* »...

Mon ignorance semble le réjouir.

« Venez, je vous montrerai l'une de mes trouvailles ! »

Il se lève, avec plus d'entrain, pressé de m'instruire. Nous revenons sous l'ombre des cyprès et je me dis que le poète mort en 1919 pourrait intéresser mon guide – le nom d'Igor *de* Levitsky pêche par la même prétention à la noblesse. Mais le vieil homme me mène vers un recoin où je ne me suis jamais aventuré.

Ici, on trouve des tombes « internationales ». Sépultures de Britanniques, avec leur prédilection pour la Bible – des mots dans un anglais archaïque, jurant avec les dates de décès qui, après tout, ne remontent qu’au début du vingtième siècle. Des inscriptions en allemand, en lettres gothiques, des vies brèves, consumées par la tuberculose.

Le nom sur cette dalle-là me fait cligner comme devant une insolente mystification.

« Olga de Dostoïevski »... Morte en 1938.

Un pareil gallicisme dynastique fait penser à un plaisantin qui se serait amusé à offrir une descendance à l’auteur de *Crime et Châtiment* ! Mais, après tout, ce nom de famille, sans être courant, a été porté par d’autres personnes en Russie. Je souris en disant qu’à bien y chercher, je pourrais peut-être trouver les traces d’une jolie brochette de classiques.

Le vieil homme ne partage pas mon ironie.

« Cela paraît un peu saugrenu, ces particules accolées aux noms russes. Mais... Il s’agissait des exilés qui ne possédaient plus rien et ceux qui avaient un titre de noblesse s’y accrochaient tels des mendiants à leur sébile. D’où ces ajouts – simple rappel de leur vie d’avant la révolution. Un réflexe d’apatrides... »

Nous redescendons vers la sortie et c'est alors que j'ose enfin l'interroger : « Pardonnez-moi... mais vous avez un proche qui... repose dans ce cimetière ? »

Il ne répond pas et je crois que le vent a emporté mes paroles, dites à mi-voix.

Arrivant à son banc, il s'assied, la canne entre ses genoux. « Je vais souffler un peu, avant de rentrer », me dit-il et son ton trahit l'espoir que je ne parte pas tout de suite. Il rallume son « cigare » – une feuille de tabac enveloppée dans du papier à rouler, la senteur semble lui suffire. Et, soudain, il répond à ma question.

« Non, je n'ai personne à revoir par ici. D'ailleurs, ceux qui ont laissé leurs noms sur ces tombes ne sont plus dans ce cimetière ! Non, d'aucune façon ! »

Pour répliquer à la véhémence inattendue de ses paroles, je murmure avec un soupir de moraliste :

« Oh, vous savez... Il nous faut toujours un vestige matériel, un symbole. Un endroit où nous recueillir... »

Il me jette un regard où je verrais de l'hostilité s'il n'y avait dans ses traits cette mélancolie apaisée.

« Tout ce qu'il me faut c'est cette lumière et... ce chuchotement, écoutez ! Oui, les branches

qui parlent sous le mistral. La mer au loin, et aussi cela – l’amertume du tabac. Je ne fume pas mais cette odeur me sépare de celui que je suis maintenant... »

Je me dis qu’il s’agit d’un vieillard égaré dans le crépuscule des années. Ses lèvres frémissent sur un chuchotis qu’il adresse à quelqu’un de lointain, au fond de ses yeux mi-clos. Je devrais le laisser deviser avec ses chers fantômes.

Revenant à lui, il me jette un coup d’œil confus, s’en voulant de m’avoir oublié derrière sa rêverie.

« La femme que j’aimais ne demanderait rien d’autre – ce vent ensoleillé et la ligne de la mer entre les cyprès. Désormais, cela nous suffit pour être vivants... »

Il se met à parler lentement, sans chercher à m’impressionner et son récit exprime la fragile vérité que j’ai lue sur une dalle : « Ne dites jamais, avec reproche : ce n’est plus. Mais dites toujours, avec gratitude : ce fut. »